Patrick Charaudeau : *Langages et discours*

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3521>

DOI : [10.4000/praxematique.3521](https://doi.org/10.4000/praxematique.3521)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1986

Pagination : 89-94

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Patrick Charaudeau : *Langages et discours* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 6 | 1986, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 09 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3521> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3521>

P.CHARAUDÉAU : LANGAGE ET DISCOURS, Hachette 1983.

Dans sa présentation d'un "projet sémiolinguistique qui, tout en restant dans le cadre d'une problématique langagière, permet de traiter les aspects sociologiques et psychologiques dont le langage est porteur", Patrick CHARAUDEAU propose des approches stimulantes du sens en discours. Les intentions exprimées paraissent, au premier abord, recouper en bien des points celles qui promeuvent la praxématique elle-même définie comme une linguistique de la production de sens. Une lecture plus attentive de Langage et discours ; éléments de sémiolinguistique (1) confirme en partie cette impression première et révèle des proximités allant au delà de celles qu'impliquerait le simple fait d'avoir l'analyse de discours pour objet d'étude commun.

Notre visée ne sera pas exactement celle d'un compte-rendu, que la densité du propos rend malaisé. La partie théorique de l'ouvrage est en effet une présentation déjà condensée, remaniée et augmentée d'une thèse de doctorat d'Etat soutenue en 1977 à l'Université de Paris IV sous l'intitulé : "Les conditions linguistiques d'une analyse de discours" (Université de Lille III, 1978). Nous nous proposons plutôt de dresser un rapide "état des lieux", avec le souci de pointer les principales convergences, mais aussi les plus notables écarts que nous pensons pouvoir repérer entre sémiolinguistique et praxématique.

La plus manifeste des similitudes entre les deux approches tient à leur refus d'une abstraction qui détache le discours des conditions concrètes de sa réalisation. Ce principe initial - il est ici posé en remarque préliminaire (p.8), il l'était dès le chapitre premier de L'introduction à l'analyse textuelle (p.12-14) - découle d'une critique largement commune du schéma saussurien de la communication : idéalité désincarnée des protagonistes ; neutralisation des circonstances de l'échange linguistique ; parfaite symétrie d'un modèle où le décodage du message s'épuise à son seul niveau explicite ; entière lisibilité des intentions de l'émetteur. La convergence n'est pas conjoncturelle. Elle s'appuie sur le refus d'une démarche qui "partant de la manifestation langagière et procédant par abstractions successives, aboutit à une immanence classificatoire représentative d'une structure de pensée" (p.11). Même si

mention n'en est pas faite, on ne peut pas ne pas reconnaître là une mise à distance du principe méthodologique posé par A.J.GREIMAS dans Sémantique structurale et développé par la suite dans les recherches sémiotiques. C'est sans doute dans le refus du signifié (p.30) et de son aménagement par l'ajout des connotations à la dénotation, que la démarcation à l'égard des postulats saussuriens s'affiche la plus nettement. De tels rejets ont pour corrolaire une compréhension de l'acte de langage comme "un ensemble d'actes significateurs qui parlent le monde à travers les conditions et l'instance même de sa transmission" (p.13). La sémiolinguistique s'installe ainsi dans le champ d'ordinaire dévolu à la sociolinguistique de la parole effective. Pourtant l'expression n'apparaît pas et nous éprouvons quelque scrupule à l'avancer dans la mesure où l'ouvrage évite volontairement une explicitation épistémologique.

Les sciences humaines ne sauraient en effet, selon Patrick CHARAUDEAU, prétendre au même titre que les sciences exactes à une accumulation progressive du savoir dont l'évolution au fil de l'histoire imposerait au chercheur une sorte de parcours obligé. Faute d'expérimentation reproductible et vérifiable, faute de possibilités d'une réelle formalisation et en raison surtout d'une constante appréciation par le sujet, la connaissance linguistique n'appelle pas à être considérée selon une perspective chronologique. De plus, l'analyste ne peut ni s'effacer en tant que sujet interprétant, ni maîtriser le jeu des intertextualités qui interfèrent avec sa propre réflexion. Toute citation apparaît dès lors comme une interprétation et les références deviennent non seulement inutiles mais à la limite fallacieuses. La suppression du lourd appareil référentiel de la tradition universitaire ^{dans un ouvrage} voulant offrir un accès aisé à des propositions nouvelles est tout à fait compréhensible. Il est plus difficile d'admettre qu'un tel choix devienne principe. Une citation ou une référence nous paraissent moins justifiées par le souci de l'analyste d'honorer ses dettes que par la nécessité de repérer sa propre position. Car si toute connaissance est, ou s'efforce d'être "une production de sens en connaissance de cause", il est nécessaire pour le discours scientifique comme pour les autres discours, de mettre à jour les conditions de sa production. Ajoutons qu'en l'absence d'indications explicites le repérage par le lecteur devient aléatoire et les rapprochements avec d'autres démarches qu'une réflexion critique pourrait avancer sont au risque du procès d'intention. Mais les effets les plus prégnants d'un refus d'éclaircissement épistémologique nous semblent internes à l'élaboration sémiolinguistique elle-même.

L'incidence en est particulièrement perceptible dans la première partie théorique, Du savoir qu'on investit dans le signe. La réflexion de Patrick CHARAUDEAU part du constat d'un paradoxe. Bien que le sens n'existe que dans le discours réalisé, il n'en est pas moins vrai qu'un énoncé, tel "Fermez la porte", conserve du sens hors des conditions concrètes de sa réalisation. De sorte qu'il faut admettre que "les mots ont un sens plus ou moins stable" (p.26). Il convient pour en rendre compte de distinguer une "valeur de désignation" du signe qui "sémantise une portion du monde physique" (p.27), d'une "valeur d'usage" dépendant des circonstances et de l'univers du discours. La première assure une "qualification référentielle" ; notion en exacte correspondance, nous semble-t-il, avec la "catégorisation référentielle" opérée par le praxème. La seconde ressortit d'une "fonctionnalité" du signe que la pratique langagière exploite en l'adaptant aux circonstances du discours. Cet aspect, plus difficile à saisir, est illustré par comparaison avec le signe monétaire : une pièce de monnaie assure une fonction d'échange dans le circuit socio-économique mais peut également servir à caler une table bancale, à obturer un orifice ou à visser (p.27). De même; "oeil" servira dans "oeil-de-pie", "oeil-de-boeuf", "oeil de Moscou", "oeil de bouillon"... à réaliser d'autres significations que celle première, à travers un domaine d'expériences très concrètes.

Cette réévaluation et ce dédoublement de la notion saussurienne de la valeur marquent bien la proximité et le décalage des démarches sémiologique et praxématique. Cette dernière distingue également entre une valeur linguistique d'usage et une valeur linguistique d'échange. Mais elle le fait en reprenant la leçon de la critique de l'économie politique classique dans laquelle MARX démasque le fétichisme marchand. A son tour, elle refuse d'effacer la production sous le produit, refuse la réification-essentialisation du sens à l'oeuvre dans la théorie du signe. Là est l'enjeu principal du choix stratégique de la signifiante dans lequel s'opère une refonte sinon une coupure épistémologique. Déplacement qui implique une rupture radicale avec toute problématique du signe et conduit à assumer le choix explicite d'une linguistique matérialiste.

Les élaborations de la sémiolinguistique ne s'appuient pas sur une option épistémologique aussi nette et bien que mis à mal, le signe continue d'y être opératoire. Nous avons pourtant le sentiment que le souci du fonctionnement effectif de la parole imprime son effet et entraîne à des propositions souvent proches de celles de la praxématique. Ainsi du transfert du sens au langage à travers un usage enregistrant l'expérience sensible et pratique du réel : "la compétence langagière d'un sujet est faite d'une multiplicité de madeleines de Proust" (p.31). Ainsi de la construction de la langue comme résultat

d'un savoir collectif "déposant à force d'emplois des sédiments de sens" (p.28) où se retrouve la relation de la praxéogénie à la glossogénie. Ainsi de la marque linguistique comme "jeu d'ajustement en du sens plus ou moins stable et du sens spécifique" (p.30) au discours qui apparaît en parallèle du réglage dynamique du sens dans l'actualisation praxémique. Il reste que le praxème n'est pas la marque linguistique, moins en raison d'un décalage des modèles en cours d'élaboration qu'en raison de divergences dans la compréhension de la relation du langage au réel, du langage comme praxis. Opposition que l'on pointe par exemple dans cette affirmation qui, selon une perspective praxématique, relève d'une véritable inversion des termes : "Le monde n'est pas donné au départ. Il se fait à travers la stratégie humaine de signification" (p.14). Nous y voyons une confusion entre réel et réalité, entre le monde objectif tel qu'il est et l'appréhension, pratique, sensible, que l'homme peut en avoir et qu'il inscrit dans son langage.

C'est le même problème que nous croyons retrouver dans la seconde partie théorique, L'acte de langage comme mise en scène, qui développe les propositions les plus novatrices, nous semble-t-il, de Patrick CHARAUDEAU. La réflexion est développée à partir du constat de l'asymétrie de la communication. Les malentendus sont à comprendre comme l'effet d'un recouvrement partiel du processus de production de l'émetteur par le processus d'interprétation du récepteur. Le quiproquo s'inscrit dans les zones demeurées extérieures à la plage de recouvrement. Il correspond aux hypothèses que les interlocuteurs forment réciproquement l'un sur l'autre sans pour autant être adéquates aux intentions effectives des sujets. L'étude s'affine ensuite par une "définition des protagonistes du langage" qui s'avèrent être au nombre de quatre. Un sujet communicant (JE c) s'institue en émetteur et donne de lui-même une image construite en discours : le sujet énonciateur (JE é). Symétriquement, on trouvera à l'autre pôle un être de parole également, postulé par le discours énoncé et conforme à l'image que l'émetteur se donne de son interlocuteur : le sujet destinataire (TU d). Le sujet interprétant (TU i) est lui un "être agissant", extérieur à l'acte d'énonciation produit par le JE c et responsable du processus d'interprétation. Le schéma classique de la communication se trouve de la sorte dédoublé en un "circuit interne", celui de la "parole configurée" sur lequel sont mis en scène le "sujet énonciateur" et le "sujet destinataire"; un "circuit externe" sur lequel se positionnent les "êtres agissants" que sont "sujet communicant" et "sujet interprétatif".

Acte de langage

(p.46)

La maîtrise du circuit interne dépend du savoir des sujets sur les représentations langagières. Le second circuit correspond à un savoir sur l'organisation du réel social surdéterminant les protagonistes.

Cette modélisation conduit à une compréhension dynamique de la communication. A travers la mise en discours du JE é et du TU d, le JE c propose au TU i un "contrat de parole", autrement dit un certain rapport de communication. Cette mise en représentation intentionnelle est réalisée de manière à produire certains effets de séduction ou de conviction. On dira qu'elle résulte de "stratégies de parole" qui apparaissent comme un "jeu d'être et de paraître entre le statut social des protagonistes du circuit communicatif (JE c/TU i) et le statut langagier des protagonistes que construit la manifestation langagière (JE é/TU d) (p.56). Mais les propositions du JE c restent assujetties à la décision du TU i qui peut accepter ou refuser le contrat, peut n'être pas séduit par les stratégies de parole, peut les démasquer... L'intérêt majeur de ce modèle est à nos yeux d'inscrire l'analyse de discours dans une dialectique impliquant les deux pôles de la communication.

Il nous semble retrouver là une position proche par bien des aspects de celle développée dans L'économie des échanges linguistiques lorsqu'elle appréhende la situation de communication comme "un marché sur lequel le locuteur place ses produits ; le produit qu'il produit pour ce marché dépendant de l'anticipation qu'il a des prix que vont recevoir ses produits" (Ce que parler veut dire, 1977). L'intentionnalité du locuteur de P.CHARAUDEAU nous paraît très

voisine de cette anticipation selon P.BOURDIEU. D'autres recoupements sont possibles à propos des facteurs de régulations, de l'analyse du micro-marché à celle des lois générales qui le surdéterminent. C'est à dire que nous retrouvons dans le modèle proposé un intérêt déjà exprimé (Cf. Cahiers de Praxématique N°1) pour une compréhension dynamique des pratiques langagières dans leur réalité sociale.

Mais un problème est de la sorte posé tenant au statut des "sujets agissants" (JE c/TU i). Sont-ils, de façon immédiate, à saisir comme "sujets réels" ? Ou bien ne faut-il pas plutôt y voir des rôles que les locuteurs se donnent ? Dans ce cas, au niveau de la "parole configurée" et à celui des "sujets communicants", s'ajouteraient celui du sujets existants qui en fonction des conditions de la communication, jouent tel ou tel rôle. La question posée est en fait celle, déjà rencontrée, d'ordre épistémologique, d'une détermination du rapport du langage au réel.

Le souhait, implicitement formulé au fil de nos remarques, d'une définition plus précise des notions mobilisées est à comprendre comme l'expression de notre intérêt pour l'ensemble des propositions. C'est lui qui motive notre lecture critique. Il faut se reporter aux analyses des stratégies et contrats de parole qui suivent la partie théorique de l'ouvrage pour éprouver la force de stimulation des recherches sémiolinguistiques. Il faut aussi parcourir le détail des descriptions des appareils langagiers "énonciatif, argumentatif, narratif, rhétorique " pour mesurer le chemin tracé dans la compréhension des "possibles interprétatifs".

Faute de pouvoir en rendre compte ici, nous ne pouvons que vivement inciter le lecteur à le découvrir lui-même. Nous sommes pour notre part convaincu qu'il y a là de fécondes perspectives, dont nous espérons que la réflexion praxématique saura tirer parti.

Paul SIBLOT.